

La mort comme thème dans la correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy et de Madame de Sévigné

Ágnes PÁL

Le thème de la mort jalonne toute la correspondance de Bussy et Madame de Sévigné¹, et y surgit dans toute une gamme de tons. Sous forme de substantif, d'adjectif et de verbe, la *mort* figure plus de deux cent fois dans le texte de la correspondance. La présence de ce sujet, surtout chez Madame de Sévigné, montre que c'est une préoccupation constante de l'épistolière. Son correspondant dénonce la crainte qu'elle en a et propose d'autres préceptes de vie à Madame de Sévigné, qui essaye de les appliquer, car elle voudrait « vivre longtemps » :

Je suis les règles que vous me donnez pour vivre longtemps : je ne suis pas au lit plus de sept heures ; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup : mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination : vous l'avez parfaitement défini ; c'est le chagrin qui le fait naître et la crainte qui l'entretient. Un admirable remède pour moi, serait d'être avec vous : le chagrin me serait inconnu et vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort².

La réponse de Bussy, de même que la réflexion de Madame de Sévigné, se termine sur un propos galant, indiquant comme consolation possible la compagnie de son correspondant :

Songez souvent à la nécessité de mourir, Madame, et vous ne craignez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée, que j'en ai diminué l'appréhension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent, et qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait toute autre chose : elle me fait suivre le précepte de Salomon : « Bien vivre, et se réjouir » ; et d'autant plus que cela fait vivre plus longtemps. Ainsi c'est à force d'aimer la vie, que je ne crains pas la mort. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi ; et je crois, moi qui aime la joie, que je mourrais si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement³.

Les deux correspondants échangent souvent leurs sentiments sur la mort, et ils disent chaque fois la même chose : Bussy réitère sa philosophie, ses *préceptes de Salomon*,

¹ Ouvrage de référence : *Les Lettres de Messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, Lieutenant général des armées du Roi, et maître de camp Général de la Cavalerie française et étrangère*. La correspondance de Bussy et de Madame de Sévigné s'étale sur les deux premiers volumes des *Lettres*. Ces deux volumes apparaissent intégralement dans : DUCHENE, Roger, *Mon XVII^e siècle, de Madame de Sévigné à Marcel Proust*. Cédérom, Copyright 2001. R. Duchêne précise dans l'introduction : « Nous avons donné, dans une orthographe modernisée, le texte des deux volumes contenant la correspondance de Bussy et de Madame de Sévigné d'après l'édition originale de 1697 (achevé d'imprimer du 31 décembre 1696), qui fait partie de notre bibliothèque ».

² Aux Rochers, ce 9 octobre 1675.

³ A Chaseu, ce 19 octobre 1675.

et sa cousine formule ses craintes. Crainte de la mort et consternation d'un côté, acceptation de la mort et joie de vivre de l'autre : les deux thèmes sont variés infiniment par les deux correspondants. Chacun répète à satiété sa « philosophie », ce qui oppose les deux correspondants comme s'ils soutenaient deux thèses différentes. La question que nous reprendrons à la fin de cet article est de voir si cette opposition reste identique jusqu'à la fin de la correspondance, ou si quelques changements s'y opèrent. Le sujet de la mort hante en effet dès le début de la correspondance : Madame de Sévigné a alors quarante ans, son cousin douze de plus. Les lettres s'étendent sur une période de vingt-six ans, et le recueil se termine par une lettre de Madame de Sévigné suivie de celle de Corbinelli, du 10 et du 24 décembre 1692, année qui précède la mort de Bussy⁴ : date que le lecteur a le cruel avantage de connaître par anticipation, avant d'arriver à la fin de sa lecture. Comme tout écrit biographique et autobiographique, le texte s'achemine donc vers le silence éternel, son inévitable dénouement. Vers la fin de la correspondance, la tension provient du décalage de connaissance : les personnages sentent la mort prochaine, mais ne savent pas (par opposition au lecteur, qui peut connaître par d'autres sources leurs données biographiques) quand elle adviendra, et qui d'entre eux cessera d'écrire des lettres le premier. L'écriture est donc dans cette relation, et surtout vers la fin de la correspondance, acte de présence, signe de vie. « Pour moi *je suis toujours* ici. »⁵ – écrit Bussy le 20 mai 1691.

Dans un sens plus large, l'idée de la mort est présente dès le début du recueil. Dans les lettres que Bussy adresse au Roi, la mort est thématifiée comme nous allons le montrer ci-dessous : l'épistolier offre sa vie à son souverain et réitère cette offre dans chacune de ces lettres. Ce geste symbolique de soumission vise à convaincre le Roi de mettre fin à son exil. Les tournures rhétoriques qu'emploie Bussy se réfèrent à la mort comme à une abstraction : « Je n'aurai pas de regret à la perte d'une vie qui a été assez malheureuse pour lui déplaire »⁶ ; « Mais recevant de tous côtés des nouvelles que tout se prépare à la guerre, je m'adresse directement à V. M. Sire, pour la supplier avec toutes les soumissions imaginables de me permettre d'aller chercher la mort pour son service »⁷. Dans les lettres échangées entre les deux cousins, l'allusion à la mort au début de la correspondance est comme un jeu, ainsi dans l'image du duel que Bussy introduit dans la septième lettre du recueil, que nous citons intégralement :

Je vous ai demandé la vie, ma chère cousine. Vous me voulez tuer à terre, cela est un peu inhumain. Je ne pensais pas que vous vous mêlassiez, vous autres Belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir souffleter un homme qui se jette à vos pieds, qui vous avoue sa faute, et qui vous prie de la lui pardonner. Si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modèle de la satisfaction

⁴ Le 9 avril 1693.

⁵ Nos italiques.

⁶ A Bussy, ce 18 janvier 1669.

⁷ Réponse du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Bussy, ce 23 mai 1667.

que vous souhaitez, et je vous la renverrai écrite et signée de ma main, contresignée d'un secrétaire, et scellée du sceau de mes armes. Que vous faut-il d'avantage⁸ ?

Bussy rappelle leur brouille passée, et c'est dans ce contexte qu'il fait allusion au duel. Il demande pardon comme vaincu, et affirme la victoire de la *Belle*. Dans sa réponse, Madame de Sévigné reprend la même image : « Levez-vous, Comte : je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat »⁹.

Les lettres suivantes, où les correspondants reviennent sur le même sujet montrent l'importance de ce geste de réconciliation galant, parodie du geste chevaleresque :

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnais la vie et où je ne voulais pas vous tuer à terre ? J'attendais une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé, vous vous êtes contenté de vous relever et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnais. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi¹⁰.

L'image du duel apparaît également dans les lettres au roi, et il s'agit du même geste de soumission symbolique : le seigneur offre sa vie à son souverain, et à sa dame. Dans les deux cas, c'est un geste courtois, relevant de la bienséance. Le duel entre homme et femme paraît être un topos de la littérature épistolaire de l'époque, provenant certainement de la conversation des salons, où règnent les lois de la galanterie. La conversation y est conçue comme combat, où la femme doit être celle qui gagne. L'abbé de Pure, dans *La Précieuse ou la mystère des ruelles* (1656) parodie ce même type de duel dans la conversation entre Agathonte et Philonime¹¹. Les propos de Boursault, dans ses *Lettres à Babet*¹², ressemblent beaucoup à ceux de Bussy, et la réponse de Babet rappelle la réponse de Madame de Sévigné :

Ne me dites point que vous m'épargnerez, je ne suis point le premier que vous ayez blessé sans penser le faire. Et d'ailleurs, quand j'échapperais à la douceur de vos yeux et à la majesté de votre taille, échapperai-je aux charmes de votre esprit ? Pour vous montrer que je ne veux point faire la petite bouche et que je cherche à faire la guerre de bonne foi, je vous avertis que vous ayez à défendre votre cœur, parce que j'ai envie de l'attaquer¹³.

Cette conception de la conversation galante comme duel sera toute aussi valable pour la forme écrite de la conversation qu'est l'échange épistolaire. Duel

⁸ Lettre du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Paris, ce 18 août 1668.

⁹ Réponse de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 4 septembre 1668.

¹⁰ Lettre de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 4 décembre 1668.

¹¹ Roger Duchene analyse en détail ce texte de l'abbé de Pure : DUCHENE, Roger, chapitre 5, « Les précieuses : des intellectuelles ? », in *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*, Paris, Fayard, 2001, p. 64-75.

¹² BOURSALUT, Edme, *Lettres de Babet*, publiées originalement dans la production épistolaire complète de Boursault, sous le titre de *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, par Jean Guiard, 1669 (édition récente dans : *Lettres Portugaises, lettres d'une péruvienne et autres romans d'amour par lettres*, textes établis, présentés et annotés par Bernard Bray et Isabelle Landy-Houillon, Paris, Flammarion, 1983.).

¹³ « Lettre à Babet » et « Réponse de Babet », *Ibid.*, p. 112-113.

évidemment ludique, car le « combat » se déroule au niveau des mots. Dans la première apparition semi-sérieuse du sujet, l'idée de la mort est liée aux maladies réelles, mais nos correspondants traitent le sujet de la mort en essayant le plus souvent de l'assimiler au ton badin. Ils n'épargnent pas aux défunts leurs remarques épineuses, surtout s'il s'agit de personnes désagréables, comme dans la lettre suivante de Bussy :

Je vous y ferai faire quelques réflexions, si vous le trouvez bon ; comme par exemple sur la mort de la vieille P***. Nous en voilà délivrés. Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignait un peu trop ses amis ; il fallait marcher si droit avec elle¹⁴ !

Nous pouvons constater que le sujet de la mort est tout aussi présent dans les commentaires de la vie privée que dans ceux des affaires publiques. Dans la fameuse description de la cérémonie funèbre de Monsieur le Prince¹⁵, l'accumulation des superlatifs (« la plus belle, la plus magnifique et la plus triomphante ») marque un enthousiasme réel, ce qui dénonce un manque de compassion ou de tristesse. Dans la clôture de la description, la cérémonie est comparée à une pièce de théâtre. La description minutieuse qu'en fait Madame de Sévigné serait une ébauche grossière si on la compare à la réalité de sa représentation. L'épistolière situe sa propre description par rapport à un compte rendu plus large de l'événement, imprimé sous forme de livre.

La même comparaison théâtrale sert pour parler de la guerre, lieu de la mort. Quelle est la perspective à partir de laquelle nos épistoliers commentent la guerre ? Il s'agit certainement d'une perspective extérieure, puisqu'ils n'y sont pas présents. Leurs informations se fondent sur des ouï-dire, ils commentent les nouvelles. La remarque de Bussy, où il compare la guerre à un spectacle, mérite un commentaire plus long :

Vous avez aussi raison de dire que cette campagne fait peur. Je crois, comme vous, qu'elle sera terrible ; et voilà comme il les faut. Quand on y est, on y veut acquérir de la gloire, ou mourir ; et quand on n'est que spectateur, on aime les événements. Vous savez que les spectateurs sont cruels ; et je vous apprend que les spectateurs malheureux sont mille fois plus cruels que les autres¹⁶.

Bussy parle de la guerre en rappelant ses expériences militaires, mais il est ironique ayant adopté une perspective qui est désormais réduite à celle du spectateur. Vue de loin, la guerre semble un spectacle dont les metteurs en scène sont les commandants, les acteurs sont les soldats, et les spectateurs seraient ceux qui contemplant les faits de guerre. Les spectateurs dont parle Bussy ne sont pas en fait des spectateurs réels, sinon ceux qui lisent les nouvelles de la guerre au coin du feu, ou en prennent connaissance et les commentent dans les salons. Ce sont des spectateurs qui admirent le spectacle de la guerre selon leur imagination et tel qu'il leur est rapporté.

¹⁴ Lettre du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Chaseu, ce 15 septembre 1677.

¹⁵ A Paris, ce 10 mars 1687.

¹⁶ A Chaseu, ce 1 mai 1672.

En tant que connaisseur de la guerre, Bussy met en évidence cette perspective double et différencie deux sortes d'aveuglements : le fanatisme militaire de ceux qui participent au combat, et le fanatisme des spectateurs dont l'avidité pour les nouvelles relève de la cruauté.

Une troisième perspective entre extérieure et intérieure est celle des personnes qui prennent part indirectement à la campagne, par la participation d'un des membres de leur famille. Madame de Sévigné partage cette perspective dès que son fils entre à l'armée. Ce changement de vision est raillé par son cousin (« Je suis fort aise, ma chère cousine, que votre déchaînement contre la guerre n'ait d'autre raison que la crainte de l'avenir, et que Monsieur de Sévigné se soit tiré heureusement d'affaire »¹⁷) qui, à son tour, sera concerné personnellement, quand son fils y participera. Vers la fin de la correspondance, Madame de Grignan partagera également cette perspective, son fils étant âgé de dix-sept ans, elle commentera donc les événements d'un point de vue maternel, et Madame de Sévigné en tant que grand-mère. « Je suis au désespoir de la guerre »¹⁸ – écrit Madame de Sévigné, alors que son fils y *est*. Et sa fille, dix ans plus tard :

Mais, Monsieur, dans le temps que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, *un bruit de guerre m'épouvante*. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans ; on dit que c'est le bel âge, non pas pour plaider mais pour aller à la guerre¹⁹.

C'est donc de cette perspective partielle que Madame de Sévigné observe les faits de guerre et les rapporte à son cousin. Elle informe de manière concise le rétrécissement de l'escadron où se trouve son fils :

Mon fils a été blessé légèrement à la tête. C'est un miracle qu'il en soit revenu, aussi bien que les quatre escadrons de la Maison du roi qui étaient postés huit heures durant à la portée du feu des ennemis, sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués. J'ai ouï dire que c'est une souffrance terrible que d'être ainsi exposé²⁰.

Pour commenter le même événement, Bussy s'exprime plus directement, ayant recours à une expression populaire : « Ce que le peuple appelle *mener les gens à la boucherie*, c'est les porter où étaient les quatre escadrons de la Maison du Roi [...] »²¹. L'horreur de la guerre, notamment la bataille du Mons dans l'exemple qui suit, est commentée par Madame de Sévigné avec une certaine ironie, que rend possible le soulagement que lui cause la survie de son fils. L'absurde de ce combat, c'est qu'elle a lieu le jour où la paix est signée. Pour la description d'une scène analogue que Bussy avait qualifiée de « boucherie », elle utilise le mot « tournoi », comme s'il obéissait à des règles courtoises, et que l'honneur était en jeu. De même, elle parle de « divertissement » et d'« entrevue romanesque », avec une ironie par antiphrase. Elle reprend également la comparaison du théâtre, utilisée par Bussy

¹⁷ Réponse du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Chaseu, ce 26 juin 1672.

¹⁸ Réponse de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 27 juillet 1678. Nos italiques.

¹⁹ Lettre de Madame de Grignan au comte de Bussy, A Paris, ce 26 août 1688.

²⁰ Réponse de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 5 septembre 1674.

²¹ Lettre du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Chaseu, ce 30 septembre 1674. Nos italiques.

quand il faisait allusion aux spectacles. En comparant la scène du combat à une scène de comédie, elle en souligne le caractère absurde :

Où est donc votre fils, mon cousin ? Pour le mien, il ne mourra jamais, puisqu'il n'a pas été tué dix ou douze fois auprès de Mons. La paix étant faite et signée le 9 août, Monsieur le prince d'Orange a voulu se donner le *divertissement de ce tournoi*. Vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu qu'à Senef. Le lendemain du combat il envoya faire des excuses à M. de Luxembourg, et lui manda que s'il lui avait fait savoir que la paix était signée, il se serait bien gardé de le combattre. *Cela ressemble assez à l'homme qui se bat en duel à la comédie, et qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de son ennemi*. Les principaux officiers des deux partis prirent donc dans une conférence un air de paix, et convinrent de faire entrer du secours dans Mons. Mon fils était à cette *entrevue romanesque*. Le marquis de Grana demanda à Monsieur de Luxembourg qui était un escadron qui avait soutenu deux heures durant le feu de neuf de ses canons, qui tiraient sans cesse pour se rendre maître de la batterie que mon fils soutenait²².

Nous avons vu jusque-là le sujet de la guerre ou traité dans tout son sérieux ou avec une ironie qui marque une certaine distance. Dans la lettre du 19 juin 1672, nous trouvons à l'intérieur d'une même lettre l'alternance du ton badin et du ton sérieux. Le début de la lettre est caractérisé par le ton léger, le sujet est la visite du fils de Bussy chez Madame de Sévigné, et les propos qu'ils échangent avant dîner. Dans ce contexte agréable, la phrase « il va droit à la mort » est assez surprenante :

J'ai présentement dans ma chambre votre grand garçon. Je l'ai envoyé quérir dans mon carrosse pour venir dîner avec moi. Mon oncle l'abbé qui y était aussi a présenté d'abord à mon neveu un grand papier plié, et l'ayant ouvert il a trouvé que c'était une généalogie de Rabutin. Il en a été fort réjoui ; et il s'amuse présentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train il s'amuse à méditer où il va, nous ne dînerons pas sitôt ; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'assurant qu'il va droit à la mort, et à une mort assez prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence²³.

Mais la marquise reprend sur le ton gai, celui de la plaisanterie : « Je suis certaine que cette pensée ne l'empêchera pas de dîner : il est d'une trop bonne race pour être surpris d'une si triste nouvelle ». Par la suite, elle s'exaspère et laisse venir à la surface toute son indignation. Elle énumère morts et blessés, autant de reproches contre l'idée de la guerre. La brutalité des soldats, voire leur fanatisme dénoncé également par Bussy, est exprimée par une comparaison avec les chiens de chasse :

Mais enfin je ne comprends pas qu'on puisse s'exposer mille fois, comme vous avez fait, et qu'on ne soit pas tué mille fois aussi. Je suis aujourd'hui bien remplie de cette réflexion. La mort de Monsieur de Longueville, celle de Guitry, de Nogent et de plusieurs autres ; les blessures de Monsieur le Prince, de Marcillac, de Vivonne, de Montrevel, de Revel, du comte de Saux, de Termes et de mille gens inconnus, me donnent une idée bien funeste de la guerre. Je ne comprends point le passage du Rhin

²² Lettre de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Livry, ce 23 août 1678. Nos italiques.

²³ Lettre de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 19 juin 1672.

à nage. Se jeter dedans à cheval comme des chiens après un cerf, et n'être ni noyé ni assommé en abordant, tout cela passe tellement mon imagination, que la tête m'en tourne. Dieu a conservé mon fils jusqu'ici, mais peut-on compter sur ceux qui sont à la guerre²⁴ ?

A la fin de sa lettre, elle reprend les formules de la clôture des lettres, mais sous forme laconique : « Adieu, mon cher cousin, je m'en vais dîner. Je trouve votre fils bien fait et aimable. Je suis forte aise que vous aimiez mes lettres. On ne peut être à votre goût sans beaucoup de vanité »²⁵. Les ruptures de style dénoncent que l'effusion des sentiments relatifs à la guerre est toujours adoucie, comme si l'épistolière en diminuait l'importance. Si la mort est un sujet de réflexion constant dans la correspondance, les moralités ne manquent pas non plus. Dans la relation de Madame de Sévigné et de Bussy, nous pourrions supposer que le sujet de la mort sert à l'épistolière pour haranguer son cousin, comme nous pouvons en observer l'intention dans la correspondance de Bussy avec le père Rapin : « S'il prodiguait ses conseils sur des points de style et de goûts, Rapin le récompensait par l'envoi d'ouvrages dévots dans l'espoir de ramener à son devoir de chrétien un libertin notoire »²⁶. Madame de Sévigné tisse en effet dans sa lettre une quantité de phrases qui relèvent du sermon. Plus que la volonté de convaincre, voire de corriger son cousin, ce phénomène paraît analogue à la présence des propos d'amour que Madame de Sévigné adresse à sa fille. Comme l'explique Roger Duchêne, qui rejette l'interprétation de certains chercheurs qui veulent découvrir dans la relation mère-fille un sentiment autre que l'amour maternel, Madame de Sévigné a recours aux expressions d'amour, parce qu'elle les trouve toutes faites au bout de sa plume. De même pour les moralités, elle est tout imbibée de sermons, elle s'en souvient et les applique naturellement dans ses lettres. L'épistolière découvre et redécouvre certaines vérités générales, ainsi le fait que « la vie est courte ». Elle répète littéralement la même phrase, et la commente chaque fois :

La vie est courte, c'est bientôt fait, le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités de la semaine Sainte, et toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois, que hors vous, tout le monde s'élève ; car au travers de toutes mes maximes, je laisse toujours voir beaucoup de faiblesse²⁷.

Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les jours se passent, et l'on vieillit et l'on meurt : je trouve cela bien mauvais. Je trouve la vie trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrais qu'on eût cent ans d'assurés et le reste dans l'incertitude²⁸.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ DUBOIS, Elfrieda Theresa, « Introduction », in RAPIN, René S. J., *Les réflexions sur la poétique de ce temps et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes*, Genève, Droz, 1970, p. IX.

²⁷ A Paris, ce 3 avril 1681.

²⁸ Réponse de Madame de Sévigné au comte de Bussy, A Paris, ce 6 août 1675.

L'effet de la petite phrase n'y est pas toujours identique. Certainement nous la sentons comme cliché, mais il n'est pas inutile de rappeler ici l'analyse de Ruth Amossy et d'Anne Herschberg-Pierrot :

Le cliché, dans sa dimension critique de langage reçu répété et commun, est une notion qui ne se développe véritablement qu'au XIX^e siècle. A l'époque classique et jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, le bastion de la rhétorique n'est pas atteint pour l'essentiel. L'enseignement favorise toujours l'apprentissage des modèles de discours et maintient la hiérarchie des styles : le caractère sélectif du style noble ou sublime contraint le choix des tournures possibles et se prête à la répétition des mêmes formules²⁹.

Chez Madame de Sévigné, la phrase a une certaine fraîcheur relevant de la découverte personnelle de cette vérité générale. Le dernier passage cité est le plus spontané, l'expression « bien mauvais » est d'une naïveté enfantine aussi bien que le désir d'avoir cent ans d'assurés. Cet extrait montre bien l'état d'âme de la vieillesse, l'incertitude et l'étonnement d'en être *déjà* là. La banalité de l'expression ne laisse pourtant pas d'émouvoir, grâce à cet étonnement enfantin. Dans les deux exemples précédents, l'épistolière qualifie ses propos de « réflexions » ou de « moralités », elle en explique l'insertion par des circonstances extérieures (Semaine sainte, choc produit par la vue du défunt). La métaphore du fleuve rapide qu'est la vie (fleuve dont le courant signifie les événements qui nous entraînent) rappelle le langage et le style du sermon. La confession qui suit est pourtant très personnelle. La remarque douloureuse concernant son cousin « je vois, que hors vous, tout le monde s'élève » est suivie de l'aveu de sa propre faiblesse : « au travers de toutes mes maximes, je laisse toujours voir beaucoup de faiblesse »³⁰. L'expression « je laisse voir » implique un contrôle de l'expression des sentiments. Cette phrase est emblématique parce qu'elle montre le but de la maxime dans l'usage de l'épistolière : elle sert à essayer, vainement, de dissimuler la faiblesse et à vouloir, sans résultat, vaincre la crainte, la hantise de l'idée de la mort.

Pour terminer, revenons à la question posée au début de cet article : y a-t-il un changement au long de l'échange de lettres dans l'attitude des deux correspondants concernant leur relation avec la mort ? Si Madame de Sévigné *laisse* toujours *voir* plus ou moins sa faiblesse, vers la fin de la correspondance, elle se tranquillise un peu. Cette résignation se manifeste dans le souhait d'une « mort chrétienne » pour son cousin³¹. Avec l'approche de la mort, celle-ci cesse d'être sujet de réflexion épistolaire et la prétérition du sujet de la mort est accentuée : « après toutes les morts que nous avons vues depuis peu et dont nous parlerions un an si nous voulions »³². La vision épicurienne de Bussy ne se trouve pas altérée, dès le début de la correspondance il prétend accepter son sort (ce qui n'est pas évident si

²⁹ AMOSSY, Ruth – HERSCHBERG-PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, 1997, Nathan, coll. "128", p. 10.

³⁰ A Paris, ce 3 avril 1681.

³¹ A Grignan, ce 27 octobre 1691.

³² *Ibid.*

l'on tient en considération la supplication constante formulée dans ses lettres écrites au Roi) de même que la nécessité de mourir. En nous rappelant la phrase de Madame de Sévigné : « en ne faisant rien, les jours se passent, et l'on vieillit et l'on meurt », comme observant ce même phénomène mais d'une optique contraire, Bussy parle des faits de la vie qui la remplissent et la rendent calme :

C'est trop longtemps. Un peu de vers, un peu de prose, un peu de livres, un peu de conversation, un peu de vieux titres : voilà comment se passe la vie, qui est aussi longue ainsi et plus tranquille qu'en gouvernant les États³³.

Ce que Bussy oppose à l'oisiveté, c'est la création (vers, prose), la conversation, et la généalogie, tous au même niveau de la distraction. Il s'ensuit que la rédaction de ses lettres appartient à cette même catégorie.

³³ Lettre du comte de Bussy à Madame de Sévigné, A Cressia, ce 4 août 1687.